

INSERTIONS

S'adresser au Bureau du journal: 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus. Le téléphone national de la Cccoferrail n. 442.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

	Monlev.	Campa.
Un mois.....	\$ 1.00	or 1.20
Trois.....	\$ 3.00	or 3.50
Six.....	\$ 5.50	or 6.50
Un an.....	\$ 10.00	or 12.50
Numéro du jour.....	\$ 0.06	
ancien.....	\$ 0.10	

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

DIRECTEUR: G. BORON DUBARD

REDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

HIRONDELLES D'HIVER

Paris, 12 octobre 96.

Lorsque les membres de la commission du budget reviennent, la Chambre est bien près de revenir et l'hiver avec elle. Nous venons de revoir ces financiers pleins de zèle qui sacrifient au bien public leurs derniers jours de vacances.

Quand je dis: «Nous venons de les revoir» cela ne signifie point que nous avons eu le bonheur de les contempler en bloc. Ils sont trente-trois, et c'est à peine si nous en avons aperçu une demi-douzaine. Les autres s'attendent dans ce «doux oubli de l'existence» que le général Chagnier célèbre autrefois en latin. Ce sont des gaillards pratiques et avisés qui veulent bien être à l'honneur, mais non à la peine.

Is rachètent leur faiblesse numérique par l'ardeur qu'ils affectent; ils mettent les bouchées doubles, siègent le matin, siégent le soir et abattent des millions comme les corneilles des nois. Les chiffres les plus formidables passent moins dans leurs fortes mains qu'un fétu de paille et rien ne les embarrasse. Un crédit les gêne, ils le suppriment, sans se demander s'il ne correspond point à une dépense indispensable; mais tel autre, dont l'utilité est évidente, passe, au contraire, comme une lettre à la poste. Ils tondent parfois sur le nécessaire; ils économisent rarement sur le superflu.

Au surplus, leur volonté de la veille n'est pas toujours celle du lendemain, car ils se montrent volontiers très perméables dans la mobilité et très fixes dans l'inconstance. Avec cela, fort impressionnables: un ministre, s'il a du miel sur les lèvres, en obtient tout ce qu'il veut; mais ils refusent tout à son collègue si, par hasard, son nez vient à leur déplaire. Un jour, ils coupent les sous en quatre; mais un autre, ils se montrent singulièrement faciles et coulaient. C'est pile ou face.

Les ministres trop maltraités protestent; ils se réservent d'en appeler à la Chambre et d'ailleurs si le Parlement les condamne aux économies forcées, ils ne s'émouvent pas plus que de raison. Ils savent que les crédits supplémentaires sont là et qu'une fois la dépense faite, elle sera payée. Ce n'est pas les seuls escamoteurs qui glissent avec art la carte forcée; les ministres excellent depuis longtemps à ce tour de passe-passe.

En attendant, les six commissaires prennent, avec un air de souveraineté, les plus importantes décisions; ils rognent, ils ajoutent, coupent et recourent avec une belle désinvolture, sans paraître se douter le moins du monde que le jour, d'ailleurs prochain, où leurs collègues viendront les rejoindre, une autre majorité pourra détruire tout ce qu'ils ont bâclé. Ils prennent leur château de cartes pour une forteresse inexpugnable.

Au fond, sauf quelques naïfs, — il y en a toujours et partout, même au Palais-Bourbon, — nos excellents commissaires ne doivent point avoir de grandes illusions sur le mérite et la solidité de leur œuvre; le moindre souffle parlementaire la fera osciller et c'est avec des débris qu'on bâtit tant bien que mal la loi de finances.

Les choses ne se passent plus autrement depuis plusieurs années. C'est

enséance publique et à la tribune qu'on improvise le budget définitif, en utilisant les matériaux des ministères et ceux de la commission.

Evidemment, ce n'est pas une excellente méthode; mais elle est la conséquence inévitable du nouvel esprit qui préside au choix des commissaires.

Autrefois, de 1814 à 1848, et plus tard l'Assemblée de Versailles, les commissions exerçaient sur les travaux de la Chambre une influence presque toujours décisive, car elles empruntaient leur autorité à leur compétence même.

Les députés les plus éminents briguaient l'honneur d'en faire partie et l'on n'y mettait que ceux dont la compétence et les talents semblaient indiscutables. Les groupements par spécialité, la Chambre composait la commission du budget, de banquiers, d'économistes et d'hommes de finances, tandis que la rédaction ou la révision des lois était confiée à des magistrats et à des légistes, et que les militaires et les marins réglaient l'organisation de l'armée et de la flotte.

Les rapporteurs s'appelaient Guizot, Thiers, Sauzet, Odilon Barrot, Lamartine, Dupin, Dufaure, Rémusat, Arago, Tocqueville, Duvergier de Hauranne. Les rapports de M. Thiers sur le budget, les fortifications de Paris, l'enseignement secondaire, sont des modèles de concision et de clarté. M. Arago redigeait, sur les questions d'art et de science, de véritables traités académiques. On a de Lamartine un remarquable travail sur la propriété littéraire et de curieuses dissertations sur le costume des députés. M. Dupin semait ses rapports de traits d'esprit, d'épigrammes, et M. Dufaure traitait magistralement la question des chemins de fer, comme, hélas! personne ne l'a traité depuis.

L'Assemblée nationale de 1871 et dans les premières Chambres qui lui succédèrent, cette tradition fut scrupuleusement suivie et nous avons, de cette époque, un certain nombre de rapports qui sont de véritables monuments.

On se préoccupe moins aujourd'hui de la valeur des hommes: l'esprit de coterie dicte tous les choix. De telle sorte que ce qui frappe le plus lorsqu'on parcourt la liste des membres de la commission du budget, c'est moins d'y rencontrer les noms d'hommes estimables mais incompetents, que de n'y pas voir figurer un seul de ceux qui passent avec raison pour de véritables maîtres en matière de finances. On a, de parti pris, supprimé l'adjonction des capacités.

Paul Bosq.

L'Assistance des Infirmes ET DES VIEILLARDS INDIGENTS

On nous écrit de Paris:

Les questions d'assistance et de prévoyance sociales tiennent actuellement le premier rang parmi celles qui s'imposent à l'attention des pouvoirs publics; dans tous les partis on reconnaît qu'il est indispensable de venir en aide aux malades, aux enfants, aux orphelins, d'assurer l'existence des vieillards indigents, des infirmes, de tous ceux enfin qui se trouvent temporairement ou définitivement

lancé se promener près de Chambard, de faire naître l'occasion de cette rencontre. Quant à son remède, il venait de ce qu'il se repentait des paroles qu'il lui avait adressées. Il lui avait parlé bien durement! Il l'avait vue baisser la tête et partir effarée, honteuse, atterrée...

Au bout de deux jours de tentatives infructueuses pour revoir Céleste, il était si préoccupé et si triste que le père Jeannet s'en aperçut. Et ne fut pas longtemps sans deviner la cause de cette préoccupation et de cette tristesse.

Le soir du deuxième jour, avec la brutale franchise que lui faisait pardonner sa profonde affection pour le jeune comte, il lui dit à brûle-pourpoint:

— Je sais ce qui vous manque... Claude Preux tressaillit et rougit violemment.

— Inutile de vous troubler tant que ça, monsieur Claude, dit le vieux avec ironie. Vous n'avez pas de secret pour moi et vous m'avez avoué que vous aimiez. Je suppose donc que si vous êtes triste, c'est parce que vous êtes privé de l'objet de votre amour.

— Que sais-je? Ça n'est pas pour le plaisir de m'attrister que tu viens de faire allusion à Céleste?

— Grâce à Dieu, non. Si j'y ai fait allusion, c'est que j'ai une chose à vous annoncer...

— Quoi donc? Va droit au but!

— J'y vas, j'y vas. J'ai entendu raconter à Revin que la jolie boiteuse,

dans l'impossibilité physique de pourvoir à leurs besoins et l'on ne diffère d'opinion que sur les moyens d'appliquer ce principe admis par tous. On a déjà beaucoup fait dans cet ordre d'idées et pourtant que de choses il reste encore à faire!

Le 27 décembre dernier, la Chambre votait à l'unanimité un ordre du jour affirmant sa volonté d'organiser dans le plus bref délai possible, l'assistance des infirmes et des vieillards indigents et invitant le gouvernement à proposer, dans un budget de 1897, les crédits nécessaires pour jeter les premières bases de cette organisation.

Le cabinet Bourgeois, qui était alors aux affaires, prépara, pour se conformer à cet ordre du jour, un projet de loi organisant d'une façon complète l'assistance aux vieillards et aux incurables; mais pour plusieurs motifs, ce projet ne fut pas déposé. Pourtant, de même que la loi du 31 décembre 1895 relative à la bonification des pensions de retraite, à préparer la voie à la future organisation des caisses de retraites ouvrières, le cabinet Bourgeois voulait amorcer la loi en préparation sur l'assistance obligatoire aux vieillards et aux incurables, en associant l'Etat aux efforts bénévoles faits par les départements et les communes pour venir en aide à cette catégorie de malheureux.

Le ministère actuel est animé des mêmes intentions; il a décidé de soutenir devant la Chambre, lors de la discussion de la prochaine loi de finances, la disposition préparée par le précédent cabinet portant qu'à partir du 1^{er} janvier 1897, l'Etat contribuera pour une somme de 40 francs au paiement de toute pension annuelle d'au moins 120 fr. et d'au plus 200 fr. constituée par le département ou par la commune ou par le département et la commune, en faveur de toute personne française, privée de ressources, incapable de subvenir par son travail aux nécessités de son existence et soit âgée de plus de 70 ans, soit atteinte d'une infirmité ou d'une maladie incurable, sans que le nombre des pensions auxquelles devra contribuer l'Etat puisse dépasser, par département, deux pour mille de la population.

La somme minima nécessaire à l'existence n'a pas paru pouvoir être abaissée au-dessous de 120 francs par an, ce qui fait 10 francs par mois ou 30 centimes par jour; il y a des départements où des vieillards sont convenablement entretenus à domicile, bien entendu que cette pension de 120 francs. Il est possible que, dans certaines régions, les départements et les communes jugent bon d'élever les pensions jusqu'à 150 francs ou même jusqu'à 200 francs. L'Etat ne s'y opposera point, mais il ne contribuera à ces pensions que pour le tiers de 120 francs, soit 40 francs. Si la pension était élevée au-dessus de 200 fr., l'Etat ne concourrait plus, estimant que l'assisté n'a plus besoin de son aide.

D'après les calculs basés sur le recensement de la population, le nombre des vieillards, des incurables à secourir, déduction faite des hospitalisés, serait de 61,275, soit 1.6 pour 1,000 habitants. Il n'est donc pas à craindre que la limitation à 2 pour 1,000 habitants laisse en dehors de la contribution de l'Etat beaucoup de vieillards ou d'incurables secourus par les départements ou les communes.

comme on l'appelle, est gravement malade, et n'en voulant pas croire seulement les ont-dit, je me suis renseigné ce matin auprès des domestiques de la maison...

— Parle, achève. Elle est malade, morte, peut-être.

Et Claude, pâle, essuya son front ruisselant de sueur.

— Morte, non... on me l'aurait dit, mais on ne m'a pas caché, non plus, qu'elle est gravement, très gravement malade. Une fièvre cérébrale, paraît-il... Elle divague... elle crie.

— Et le docteur qui la soigne?

— Ne désespère pas encore, mais il s'en faut de peu. Il compte sur la jeunesse de cette pauvre petite, plus que sur ses remèdes. Voyons, monsieur Claude, ne négligez pas comme ça, ne vous faites pas un chagrin parait-il; elle ne vous était de rien, après tout, cette enfant.

— Je l'aime, je l'aime!

Le vieux, tout ému, grommela:

— Eh! morbleu, je le vois bien qu'il l'aime... Il en est fou.

Claude restait silencieux, abîmé, dans un accablement profond.

Dans le chaos des idées qui lui virent à ce moment, une seule bien-être surgissait, à laquelle il s'accrochait avec désespoir.

Il serrait les poings, comme avec menace:

— Je la reverrai, dit-il, je le veux...

— La revoir, monsieur Claude? dit Jeannet, mais comment? Vous n'êtes pas reçu dans la maison... et cela, en

nes; à supposer que ce maximum soit atteint, la contribution de l'Etat ne dépasserait pas 3 millions.

Pour la première année, le gouvernement estime qu'il suffira d'ouvrir un crédit de 600,000 l. représentant la participation de l'Etat dans l'entretien de 15,000 vieillards qui seraient secourus à domicile.

Ce mode d'assistance est à la fois le plus économique et le plus moral. En effet, il n'enlève pas l'assisté à sa famille et ne rencontre pas, quand il s'applique aux vieillards, les objections qu'on a coutume de lui opposer lorsqu'il s'agit de malades contagieux ou blessés. Les conditions d'antisepsie et d'asepsie n'ont point ici leur place et s'il existe une certaine quantité d'incurables atteints d'infirmités qui ont besoin de soins spéciaux ou de soins continus, la proportion relativement considérable des lits d'hospice, même en ne tenant compte que des établissements publics, permet de supposer que ces malheureux pourront toujours être hospitalisés.

La disposition législative que le gouvernement compte soumettre à l'approbation des Chambres constitue, on le voit, une expérience intéressante, accomplie dans des conditions rassurantes, au point de vue financier, elle réalisera en faveur d'une catégorie d'indigents jusqu'ici insuffisamment secourus, non seulement une amélioration immédiate, mais un achèvement certain au bénéfice plus complet de l'assistance obligatoire.

Le Tzar à Paris

Mais des commandements retentissent. L'infanterie de la garde républicaine vient sur deux rangs former la haie tout autour du pavillon. Une compagnie pénètre sur le quai; c'est la garde d'honneur. La musique vient prendre place, également, sur le quai. Les hommes immobiles forment un mur infranchissable, et la couleur des uniformes est joliment tranchée par le blanc des ceinturons, par les gants blancs qui tiennent l'arme.

Il est dix heures. On entend un roulement d'artillerie et le long de la voie ferrée, le long du boulevard Beauséjour. Et on aperçoit quelques flocons de fumée qui s'échappent d'une masse encore confuse, en mouvement. C'est le train impérial. La masse se rapproche. Deux ou trois jets de fumée blanche montent encore, en panache. La locomotive apparaît tout ornée de guirlandes et pavoisée de drapeaux.

Les tambours battent aux champs, des sonneries de clairons retentissent. L'instinct est solennel. Autour de la gare, dans toute l'étendue où le public massé attend, c'est un silence qui s'élargit, qui gagne, qui ouvre de l'espace. Le train, avec lenteur, s'avance. Encore quelques tours de roue. Et il s'arrête. La portière du wagon impérial est juste en face de l'entrée du pavillon.

Un domestique de la présidence, portant l'habit bleu, la culotte rouge, les bas blancs, se tient devant la portière, qu'il ouvre. Un marche-pied est apporté. Il se passe une minute pendant ces préparatifs. L'officier qui

tre parenthèses, c'est un peu votre faute, car après, le signal service que vous avez rendu à la demoiselle, rien n'était plus simple que de vous présenter le lendemain au logis... on vous y eût accueilli, je le suppose, à bras ouverts, tandis que, maintenant c'est autre chose... d'autant plus pardonnez-moi le mal que je vais de nouveau vous causer... d'autant plus que vous ne pouvez pas arriver en prétendant, le mariage de Mlle Céleste avec un jeune homme du nom de Bénédicte ayant été décidé quelques jours avant que la jeune fille ne tombât malade!

— Ah! dit Claude avec un grand cri, je comprends tout maintenant... c'est infâme ce qu'on veut faire...

— Quoi donc?

— Tu vas voir, écoute!...

Claude Preux était en proie à une émotion extrême.

— Il y a quelques jours, dit-il, cette jeune fille que je recontrais dans le bois, aux alentours de sa villa, s'est presque jetée dans mes bras, tout en larmes, en me criant: «Protégez-moi!»

Puis, elle s'est sauvée, comme si, tout à coup, elle avait été honteuse de cet élan. Une autre fois, c'est ici; la nuit, que je la rencontrais. Elle avait les vêtements déchirés, le visage défilé, comme elle avait couru toute la journée à travers les ronces ou comme si elle avait eu à soutenir une lutte. Certes, je le comprends maintenant, elle venait de nouveau me demander protection!

Pourquoi, à moi, un inconnu pour el-

commande la garde d'honneur a commandé: «Portez armes!» «Présentement armes!» Les hommes, raides, tiennent le fusil. Alors apparaît le tsar: il met le pied sur le marche-pied, et aussitôt après lui se montre la tsarine, puis le Président de la République. Tous trois sont descendus. L'impératrice se tient au milieu d'eux.

Le tsar, portant le grand-cordon de la Légion d'honneur, est revêtu de l'uniforme de colonel du régiment Préobrajensky, qui est vert, avec pantalon à bande rouge, enroulé jusqu'aux genoux dans les bottes d'ordonnance.

Il porte un bonnet d'astrakan noir, sans garniture, avec seulement le numéro du régiment. Dans cette courte vision que j'ai de lui, il m'apparaît blond, de peau très pâle, avec des yeux clairs. Et sa physionomie me frappe par son aspect doux.

La tsarine, un peu plus grande que le tsar, a une toilette délicate en satin blanc semé de trèfles d'or. Sa figure fine et rose émerge d'un boa de plumes blanches. Elle porte un chapeau, où je distingue du vert et que surmonte une aigrette qui tremble.

Le Président de la République porte le grand-cordon bleu de Saint-André. Cependant, sous le portique, les ministres se sont rangés en demi-cercle.

Le Président de la République les présente, un à un, aux souverains. L'empereur me semble un peu ému, je dirai même presque timide. L'impératrice, avec beaucoup d'aisance, salue et sourit. Et le couple impérial se dirige vers le petit salon d'honneur.

C'est là que l'attendent M. Darlan, garde des sceaux, qui présente le cardinal Richard, archevêque de Paris, que je n'avais pas vu entrer. L'empereur s'incline. On lui présente aussi le général Davoust, grand-chancelier de la Légion d'honneur, et enfin M. Baudin, président du Conseil municipal. Parmi les personnages officiels présents, se trouvent M. Delarbre, président de la Compagnie de l'Ouest; MM. Dellesser et Hély d'Oiselle, vice-présidents.

Les présentations ne sont pas terminées. Il reste M. Loubet, président du Sénat, et M. Brisson, président de la Chambre, qui, entourés des membres de leurs bureaux, attendent sur le quai. Le cortège y retourne. Après que ces messieurs ont salué les souverains, le Président de la République s'écarter avec ses hôtes impériaux et se dirige vers la garde d'honneur. L'empereur porte la main à son bonnet, et passe la revue de la garde.

Il est dix heures dix minutes. Un rayon de soleil illumine le paysage, et dans ce soleil, l'empereur apparaît à la sortie du pavillon. Une formidable clameur le salue. Les cris de «Vive la Russie!» se croisent avec ceux de «Vive la France!» La calèche impériale est arrêtée devant lui, sur le sable fin, précédée par le piqueur Montjarret, dans son habit bleu galonné d'or.

C'est la tsarine qui monte la première. Sa silhouette toute blanche est aperçue de très loin. Les acclamations redoublent. Puis, le tsar prend place près d'elle. Enfin, le Président de la République monte sur la banquette de devant. Il prend des mains des dames d'honneur des gerbes de fleurs et les tend à la tsarine. Pendant ce temps, les valets de pied ont gravi le siège de derrière. Et la daumont s'ébranle.

Au moment où la voiture sort de la gare, le général Saussier abaisse son

casque, c'est à moi qu'elle pensait...

Et c'est le lendemain de ce jour, de cette nuit, qu'elle tombe malade! Remarquez-tu la coïncidence, Jeannet? Elle tombe malade parce qu'elle se voit repoussée par moi... Je l'avais accueillie brutalement... et c'est au moment même où l'on parle pour elle d'un mariage, d'un mariage qui lui répugne, sans doute, dont elle a horreur peut-être, que se passent ces événements étranges... et qu'elle tombe malade... d'une fièvre cérébrale...

C'est-à-dire d'une fièvre qui survient presque toujours, soit après un grand malheur, soit après une brusque et très vive émotion! Devines-tu, enfin, Jeannet?... Qui sait le mystère que cache cette maladie et s'il n'y a pas un crime peut-être là-dessous?...

— Oh! monsieur Claude, où allez-vous puiser cela?

— Pourquoi cette enfant si riche, en apparence si heureuse, avait-elle besoin qu'on la défendît?

— Eh! monsieur, cette enfant-t-elle bien toute sa raison, quand elle vous parle de la sorte? N'était-elle point malade, déjà? Quelle raison, après tout, tout autre?...

Si vous vous connaissez de longue date et si l'y avait eu, entre vous, des serments échangés, je pourrais croire qu'elle vous aime...

Mais êtes-vous sûr qu'elle sache seulement la couleur de vos yeux?

— C'est vrai, murmura Claude, incapable, et pourtant si cette pauvre fille

épée d'un large geste, qui est à la fois un salut militaire et un témoignage de courtoise déférence.

Le tsar et la tsarine, avertis par M. Félix Faure, s'inclinent affectueusement devant le généralissime de nos forces nationales.

Et la foule, qui s'est glissée jusqu'ici, fait retentir ses premières acclamations.

Il faut renoncer à décrire l'enthousiasme populaire. Des milliers de poitrines acclament les souverains russes. La calèche marche au pas, et l'empereur, presque grave dans sa barbe blonde, avec sa physionomie très ouverte et très douce, porte la main à son bonnet. Il esquisse plutôt le mouvement qu'il ne le fait. Il doit être ému encore. C'est que ce spectacle, hors de son peuple, rarement il lui sera donné de le revoir. Il est très pâle; il ouvre des yeux très clairs qui ont l'air de ne rien voir à force de voir des choses. Il a un air très jeune. Que ne dira-t-on pas? Que n'écrira-t-on pas sur lui? Quelles pensées, quelle expression ne prêterait-on pas à ses traits à son attitude? Il m'a semblé à ce moment, ce n'est qu'une impression de curieux, l'impression d'une minute fugitive, il m'a semblé qu'il était comme étonné, cet empereur, d'être déjà dans Paris, descendu de ce train, au milieu de cette foule, et que tout cela fût pour lui, ces cris, ces drapeaux, cette pompe, et qu'il ne fût plus dans l'intimité du voyage, mais là, à cette place, très grave, officiel.

Cependant, le cortège s'est composé. Deux hommes d'attelage en forment le front; puis vient un escadron de la cavalerie d'Afrique; et dans le coup de soleil sur leurs frémisantes montures, les chefs arabes, leurs burnous flottants, sont une rapide vision qui déjà n'est plus. La calèche impériale est suivie par les officiers d'ordonnance, sur un rang.

Dans la seconde daumont, montent le comte Woronssoff, M. Moline, président du conseil; le général de Boisdéfère, le général Tournier. Dans la troisième, la princesse Galtzine, les dames d'honneur de l'impératrice et l'amiral Gervais.

Un détachement de dragons avec la lance suit les daumonts; puis viennent six calèches conduites par des cochers portant la perruque blanche avec habit à la française.

Dans ces calèches, prennent place toutes les autres personnalités du cortège, parmi lesquelles je remarque: M. Darlan, garde des sceaux; M. Barthou, ministre de l'intérieur; l'amiral Besnard, ministre de la marine; le général Billot, ministre de la guerre; M. Lebon, ministre des colonies; M. Crozier, directeur du protocole; le prince Dolgorouky, le prince Orloff, le général russe Richter, l'amiral Sallandrouze de la Moiraie, le prince Obolensky le prince Dolgorouky, etc.

(A suivre).

SUPERSTITION

— Eh bien! ces belles Espagnoles?

Mon ami Clodomir, qui venait d'accomplir son premier pèlerinage, et longtemps projeté, «tra les montes» car, nous autres, bons Languedociens, y regardons à deux fois avant de fran-

avait voulu réellement s'adresser à moi, combien nous serions coupables de l'abandonner sans le secours qu'elle réclamait de nous!

Jeannet était aussi perplexe que son maître.

Je la reverrai, dit le jeune homme après un silence... Je la reverrai sans trop savoir comment je m'y prendrai pour cela!

— Soyez prudent, monsieur Claude, et n'oubliez pas, dans tous les cas, que je suis votre compagnon du chasso et que nous avons été chargés plus d'une fois par des sangliers. Si vous avez besoin d'un coup de main, je suis votre homme.

— Merci, Jeannet, je n'oublierai pas! Quand le soir fut venu, Claude Preux se dirigea vers la maison de Chambard.

Arrivé à la bordure du bois, il s'arrêta, restant sous le couvert, pour ne pas être aperçu, et là se consulta.

Que faire, pour mener à bien son projet?

Il attendit une heure ou deux, sans bouger, afin que la nuit fût plus obscure.

Après quoi il longea le mur de ture du jardin.

Il savait qu'il y avait, outre la grande grille d'entrée, trois petites portes vertes très étroites donnant sur le bois, de trois côtés; deux de ces portes étaient abandonnées ou, du moins, il n'avait jamais vu personne, dans ses courses, entrer ou sortir par là; la troisième seule était fréquentée.

(A suivre)

JULES MARY

LA JOLIE BOITEUSE

PREMIÈRE PARTIE

Les Flaqueilles d'une Héritière

Et elle implorait, tendant les mains. Sarah se pencha sur le lit et de sa voix la plus douce:

— Je serai votre amie... dit-elle; je veillerai sur vous nuit et jour... Calmez-vous... ayez confiance...

— Merci, dit l'enfant dans un soupir. Et elle retomba dans un sommeil fiévreux, tectant encore les mains sur sa poitrine, comme si, même alors qu'elle était privée de connaissance, elle eût voulu étouffer les douleurs qui lui déchiraient le sein.

Et elle resta ainsi, livrée à Sarah.

IX

L'inquiétude de Claudé Preux était très grande, aussi grande que son regret.

Depuis la nuit où il avait vu Céleste rôdant aux alentours de Ribemont, sur la Haute-Manise, il n'avait plus rencontré la jeune fille, malgré tous ses efforts et bien qu'il essayât, en al-

UNION FRANÇAISE

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armeria, Cuchillería, Quincallería y Platina

VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES—MONTEVIDEO

LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR

De tabacos, cigarros y cigarrillos

— DE —

JULIO MAILHOS

AVENIDA GENERAL RONDEAU 331 A 333, DEPÓSITO GENERAL Y OFICINA:

CALLE 18 DE JULIO NUMERO 47

MONTEVIDEO

ARMERIA ORIENTAL

CALLE ITUZAINGO NUMERO 129

MONTEVIDEO

A LOS SALADERISTAS

1700/1900

129

VERMONT & DESTEVES

Coutellerie fine, française et anglaise. Armes et cartouches de tous systèmes. Fourneaux perfectionnés au pétrole, sans odeur ni fumée. Grand assortiment de lampes. Machines à coudre, Singer légitimes. Orfèvrerie Christofle. Variété d'articles pour cadeaux.

DESTILERIA DE SAINT MARCELLIN

— DE —

ROMAIN DUTRUC

ISERE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Único inventor del renombrado te «Los Mandarinos». Unico concesionario del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de todas clases. Unico representante para la República Oriental del Uruguay: A. BÉDUCHAUD É HIJOS, calle Cámaras 50 A. Los siguientes productos de la acreditada destilería Dutruc, se hallan en todos los principales cafés y confiterías de la capital. Cognac Chateau des Vignes, Rhum San Luis, Ajenjo Romain Dutruc. Licor de té a los mandarinos, de venta en el ALMACEN MARSEILLES de Martin Catalogue.

284—25 de Mayo—284

MONTEVIDEO

AUX ARMES DE PARIS

SOMBRERERIA POR MAYOR Y MENOR

De R. Flumá

Fábrica de sombreros sobre medida, últimas novedades. Sombreros de todas clases para hombres y niños. Artículos especiales. Camiseros, cuellos, paños, corbatas, bastones, paraguas, etc. Unico agente de los acreditados sombreros Lincoln y Co. y grandes Dents Allcroft y Co.

25 de Mayo 246, esquina Misiones—Montevideo

PAYSANDÚ Y SALTO

NUEVA PINTURA

ESPECIAL PARA EL BLANQUEO

RADIGEON H. HATTON

PARIS

Este producto, libre de ácidos, es inmejorable para el blanqueo de las paredes y cielos rasos. También se emplea sobre la madera, como si fuera una pintura cualquiera; pues por su composición el RADIGEON HATTON se asimila por completo a las pinturas en polvo de cualquier color.

Por pedidos, muestras y mayores explicaciones, dirigirse a

BEDUCHAUD É HIJOS

CALLE CÁMARAS NÚM. 50 A

MONTEVIDEO

ALMACEN Y BODEGA SARANDI

DOMECQ & PEIRANO

276—CALLE SARANDI—276

Jambons de Bayonne légitimes—Confits d'oie en terrine—Saucissons de Lyon, d'Arles et Bologna—Fromages Roquefort—Camembert—Assortiment complet de conserves alimentaires des premières marques—Articles pour familles.

PORCELAINES ET CRISTAUX

TELÉFONOS: COOPERATIVA Y URUGUAYA

MUEBLERIA Y TAPICERIA

— DE —

B. CAVIGLIA Y HERMANO

328—CALLE 25 DE MAYO—328

Esta casa introductora, la más importante y más surtida en muebles finos y ordinarios, ofrece al público que tiene todavía para LIQUIDAR. Los muebles fabricados en el país, alfombras, pianos, espejos dorados, sillas de Viena, Fichel, etc., etc. Especialidad en muebles macleros para campaña. Ventas al por mayor y al por menor en depósito y despachados.

LICEE CARNOT

41—RUE MERCEDES—41

DIRECTEUR LOUIS PARDES

L'enseignement est divisé en trois parties: 1. enseignement primaire supérieur; 2. enseignement commercial; 3. enseignement universitaire. La méthode d'enseignement est essentiellement française; les cours se font simultanément en français et en espagnol; les élèves parlent français en récréation. Les langues enseignées sont le français, l'espagnol, l'anglais, l'italien. Le directeur du Lycée s'assure la coopération de professeurs de notoire compétence, afin de pouvoir donner aux enfants et aux jeunes gens qui lui seront confiés, l'instruction complète que réclame leur avenir. Les pensionnaires et demi-pensionnaires admis dans l'établissement sont traités comme en famille. Cours de peinture, dessin, architecture, etc., etc. par le professeur M. Alamo de 8 à 10 h. le soir.

MONTEVIDEO

DOS AMERICANOS

ELABORACION

DE CAFÉ

A

VAPOR

—

TOASTACION

DE CAFÉ

CONCENTRADO

—

ECONOMIA

DE CADA CIENTO

—

196—Arapey—196

—

TELÉFONO MONTEVIDEO

NÚM. 19.

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

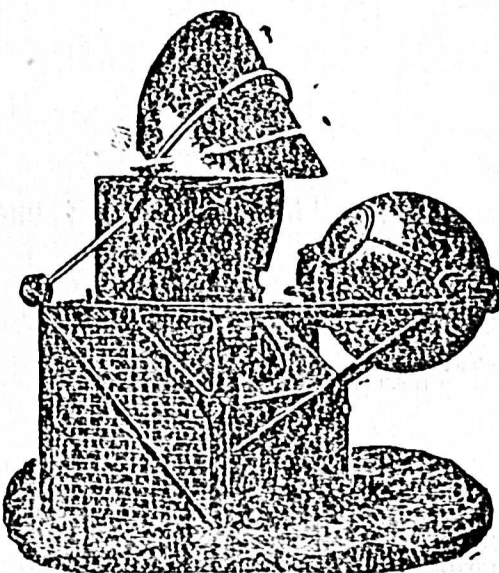
—

—

—

—

—



MODES DE PARIS

MAISON FRANÇAISE

— DE —

Mme. C. Desvignes

232—SARANDI—232

MONTEVIDEO

MAISON A PARIS

Madame Desvignes préviens sa nombreuse clientèle qu'elle reçoit de Paris tous les mois des capotes et chapeaux de la dernière création ainsi que les articles de nouveauté concernant la Mode.

P. S. N. C.

Pacific Steam Navigation Company

Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacífico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

LIGURIA

Capitan: —A. J. COOPER

Saldrá el 7 de Noviembre de 1896

Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, San Vicente, Lisboa, Coruña, La Pallice (La Rochelle) y Liverpool.

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJEROS

PASAJES A VIGO EN 3ª CLASE \$ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros. La Compañía expide pasajes para

Vigo, Carril, Coruña, Ferrol, Alvaedo, Gijón, Santander, Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS & Co. LIMITED

AGENTES

MONTEVIDEO

Calle 25 de Mayo 214

BUENOS AIRES

Reconquista 385

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente G. V.

Gran Hotel del Parque Giot

EN COLON

DIRIGIDO POR

ALBANELL & RAYMOND

Los que suscriben participan al público haber tomado el Hotel Parc Giot, en Colon, y que de común acuerdo con la Compañía del F. C. G. del U. han establecido el pasaje de ida y vuelta, tramway de la estación Colon al Hotel y vice versa, y un almuerzo o comida confortable por el módico precio de un peso oro por persona. Esperando la nueva empresa la protección del público se suscriben. At. y SS. S.

Albanell y Raymond.

FABRIQUE D'EAUX DE SELTZ

ET LIMONADES AUTHENTIQUES

BENVENUTO HERMANOS

245b—Rue Buenos-Ayres—245b

SERVICE SPECIAL POUR CAFÉS ET FAMILLES A DOMICILE

PRIX RÉDUITS

MONTEVIDEO

AGENCE D'ASSURANCES MARITIMES

ET CONTRE L'INCENDIE

LA FONCIERE

LONDON & LANCASHIRE

Compagnie Française d'Assurances

Compagnie Anglaise d'Assurances

MARITIMES ET FLUVIALES

CONTRE L'INCENDIE

H. AUBERT, AGENT

61—Calle Zabala 61—MONTEVIDEO

DOCTEUR V. RAPPAZ

Maladies nerveuses et neurasthéniques; spécialiste pour les maladies d'enfant. Consultations de midi à 2 heures.

150—MISIONES—150

BODEGA MONTEVIDEANA

De A. Bidaut y C., calle San José

núm. 210 y Plaza Cagancha 56.

Depósito permanente de los mejores vinos del país y vinos finos franceses.

Se reparte a domicilio en botellas litros, damajuana o cualquier envase a gusto de los clientes.

Teléfono Montevideo núm. 2225.

Hotel Concordia

208—Calle Uruguay—208

(SALTO)

Hotel francés de 1er. orden situado al centro de la Villa. Apartamentos y chambres splendides.

Culino francés.

Domingo Larraide y Zabala

PROPIETARIO

La Revolucion Económica

SASTRERIA

DE

EGIDIO INTROZZI

La maison vient de recevoir un grand assortiment de draps bien choisis pour la saison d'été. Elle confectionne des costumes sur mesure depuis le prix de 12, 14, 15, 16 et 18 piastres chaque costume complet.

235—CALLE RINCON—210

Dr. Bernard Elchepare

MÉDECIN CHIRURGIEN DE LA FACULTÉ DE PARIS

Heures de consultation de 12 à 2 du soir. Sont exceptés les jeudis, et jours de fête.

257—Rue Soriano—257

TELÉFONO LA COOPERATIVA NÚM. 468

BANOS DEL TEMPLO

AUGUSTO GEBELIN

20—CANELONES—20

Casa especial para baños de todas clases

SERVICIO PERMANENTE

Precios sumamente módicos. Baños frios o calientes sin ropas, u.s.w., id con ropa 0,30 céntimos. Puede visitarse el establecimiento.

CONTES A LA MARÉCHALE

LE

BOMBARDEMENT

.... Madame de Renève ne voudrait-elle donc jamais comprendre qu'il se mourait de désir pour ses beaux yeux calmes et doux, de la teinte mystérieuse qu'ont les collines et les bois lointains lorsque tombe le crépuscule et que le ciel rayonne ainsi qu'un ostensor, qu'il accepterait les pires épreuves, de ne plus toucher ni une carte, ni un cornet de dds, d'être fidèle aux mêmes amours durant toute une année, de dire adieu sans retourner la tête aux lèvres assassines de la

marquise d'Orville, aux soupers de la Camargo, aux grâces perverses de cette adorable présidente Sylvine qui semblait avoir appris à lire dans les bréviaires de volupté et donnait un savoir nouvelle à chacun de ses baisers? N'aurait-elle pas au moins un soir, pitié de sa détresse? Avant l'âge où le front se fendille de rides, où l'on doute de soi, où l'on hésite à tenter quelque gaucherie escarmouche, connaît-elle la honte d'une défaite? Pensait-elle le décourager par son indifférence, par sa froideur? N'eût-elle pas été mieux à la place sur un socle de marbre, parmi les statues de nymphes et de déesses qui peuplaient les bosquets de Versailles? Et l'aventure ne menaçait-elle pas de finir en derrières de chansons qui nargueraient son dépit et proclameraient sa déchéance? Telles étaient les douloureuses ques-

tions que ne cessait de se poser à lui-même le prince Gaspard de Gordes depuis deux longues semaines. Nulle femme encore ne l'avait attiré, troublé comme celle-là. Tout lui plaisait en elle, la langue suprême de son regard et de ses gestes, cet air d'ennui qui la rendait pareille à une enfant exilée, les fossettes qui se creusaient aux coins de sa bouche rose avivée d'un peu de fard, la sveltesse de sa taille, de son cou de cygne et les nains effilés comme des fuseaux, blanches avec des veines bleues et sa nuque ronde, dardée comme une pêche sur l'espallier, et ses petits pieds qu'on eût voulu déchausser à genoux, effleurés de dévotion et furtives caresses, garder prisonniers entre les doigts comme de frêles colombes. Pour respirer l'odeur de violette et de marjolaine qui émanait de ses den-

telles et de ses paniers, pour entendre la musique lente de sa voix, pour demeurer plus longtemps auprès d'elle, il eût consenti à endosser une souquenille brodée de valet. Il jalouait le bichon aux poils soyeux qu'elle comblait de friandises, qu'elle laissait dormir dans les plis de sa robe, la chambrière qui l'habillait et la déshabillait, le coiffeur qui peignait ses cheveux et les bouffait l'abbé qui l'égarait d'histoires bouffonnes au saut du lit, l'époux qui obéissait à ses caprices—il y en avait encore de tels en ce temps-là. Il se demandait si cette fièvre d'amour ne le conduirait pas bientôt aux Petites-Maisons. Il oubliait les vaisseaux qui dormaient à l'ancre dans le port de Marseille, la légion de soldats et d'officiers qu'il avait recrutés, qu'il attendait inquietement l'ordre du départ, le brevet de gouverneur que le roi ébloui par des mirages de conquête lui avait signé, l'empire chimérique qu'il s'était engagé à fonder sur les côtes de Guinée, l'argent prêt que d'aucuns commençaient à croire en péril et à lui réclamer. Et quoiqu'il poursuivît sans trêve, quoiqu'il l'imposât de poulx éperdu, suppliants, obsesseurs, la cruelle s'entêtait à le dédaigner, à le reconduire, à le repousser comme un fâcheux dont on ne sait plus comment se préserver. Cependant, poussée à bout, émue malgré elle par cette constance inattendue, ce siège que le prince ne se résignait pas à lever, satisfaite d'avoir imposé le joug au séducteur qui avait meurtri tant de cœurs trop confiants, Nicole de Renève s'écria, un jour, en effeuillant une rose d'automne, pétale par pétale. «Rien ne m'amuse.... Montrez-moi quelque chose que je n'aie jamais vu, que je ne me fasse pas aussitôt bâiller... Et qui sait, j'exaucerai vos prières!» Le dimanche suivant—c'était celui de la Nativité—le prince de Gordes convia quelques dames de la cour et quelques amis à assister à la revue des dragons, des bombardiers et des fantassins qu'il devait passer, au sortir de vêpres, sur l'esplanade de son château d'Alloigny. Madame de Renève accepta l'invitation. Les compagnies qui devaient s'embarquer pour l'Afrique, au déclin de septembre, avaient dressé les tentes parmi les pelouses bordées de buis et les tapis de fleurs. Les drapeaux s'éployaient, gonflés par le vent automnal. Les timbaliers, les fifres, les tambours, les trompettes saluèrent d'une tromphale auode les hôtes de gouverneur. (A suivre).